

Le Congo – Zaïre: 20 ans après

En 1982, je partais au Zaïre, oh non, pas en néo-coloniale, ni en missionnaire, mais forte des modèles de développement et de convictions visant une plus grande justice, discutées durant des années à l'ASTM. Comme chrétienne, c'était l'approche des communautés de base, promue par la théologie de la libération, qui retenait mon intérêt et que je comptais appuyer. Un voyage en Tanzanie, l'année précédente, m'avait fait connaître et apprécier les pensées de Julius Nyerere: un socialisme à l'africain était donc possible, je voulais y apporter mon humble contribution!

Point de vue santé, mon champs d'action principal, c'est à l'Institut de Médecine Tropicale à Anvers que l'idéologie de l'OMS "Santé pour tous en l'an 2000" m'avait été insufflée avec succès.

Inserée dans une communauté de religieuses, vivant dans l'esprit de Vatican II, proche de la population, en banlieue pauvre de la ville de Kisangani, je trouvais les conditions idéales pour éprouver mon enthousiasme entreprenant.

A posteriori, je constate que c'est au niveau du travail de santé que les résultats étaient les plus palpables. Avec Sœur Joël, qui avait une expérience de la médecine curative de 10 ans au Kasai, nous avons lancé l'approche des soins de santé primaires, d'abord les volets préventifs et promotionnels, le curatif après.

Endéans 2 ans, notre zone, où habitaient quelque 80.000 personnes, présentait une couverture vaccinale de 60 %, dont le résultat visible était l'absence d'épidémie de rougeole, fléau qui continuait à ravager les enfants des alentours. Comités de santé responsables, animatrices organisant la culture du soja, autofinancement des centres de santé,

disponibilité permanente des médicaments de base furent d'autres petits succès.

Bref, notre équipe, autochtone sauf Sœur Joël et moi, avait su relever le défi.

Et les espoirs de développement, de justice et de solidarité de 1982, que sont-ils devenus? Ils sont devenus riches en expériences, en relations, en colère et tristesse aussi.

Pourtant, alors que les structures de santé fonctionnaient, la santé ne s'améliora pas! Le Sida venait compliquer le tableau des pathologies, la tuberculose aggravait cette situation, la malnutrition faisait des enfants une proie facile d'infections autrement bénignes. Pourquoi? L'exode rural faisait gonfler la ville, et surtout les banlieues, le développement économique faible n'arrivait pas à résorber cette main-d'œuvre supplémentaire, qui restait pour beau-

coup sans travail régulièrement rémunéré. En plus tous les employés d'État (enseignants administratifs, personnel de santé) recevaient très irrégulièrement leur salaire, couvrant à peine les dépenses en nourriture pour un mois. La seule solution était un retour à la terre, donc une destruction de la forêt entourant la ville, pour y cultiver les aliments nécessaires pour éviter la famine.

Le préjugé du Noir paresseux ne s'est donc pas confirmé à mes yeux, car bien avant le chant du coq, les femmes partaient aux champs et les hommes, une fois leur travail "officiel" terminé (7.00-15.00), les rejoignaient.

Dans un Zaïre riche en ressources naturelles (cobalt, cuivre, or, diamants ...) il était d'autant plus choquant de voir que l'extraction de ces richesses ne servaient qu'au chef, Mobutu, à son entourage immédiat et aux entreprises étrangères qui avaient reçu les concessions nécessaires à l'exploitation des mines.

De plus en plus de jeunes tentaient leur chance, partaient "à la forêt" pour

Photo: Agnes Rausch



y creuser de l'or; les bureaux des trafiquants de diamants se multipliaient en ville. Les chanceux revenaient après quelques mois avec une moto, une télévision, un transistor, et les malchanceux avec une tuberculose ou d'autres maladies de la pauvreté.

Hélas, il ne fallait pas critiquer le système ouvertement, car le parti unique MPR était partout et lors des visites de Mobutu, chaque famille était obligée d'envoyer au moins un de ces membres pour applaudir le chef tout au long de son parcours en ville, sinon il fallait payer des amendes! J'y allais aussi, non pour applaudir, mais pour observer; certaines phrases du discours mobutiste me sont restées: "Un peuple qui chante et qui danse, est un peuple heureux" ou "au Zaïre tout le monde est membre du MPR, même les hirondelles qui survolent notre ciel".

J'avais vite fini de repérer les jeunes gens, qui avaient la rage au ventre face à ce régime dictatorial. Timidement nous

nous sommes rencontrés, échangeant les nouvelles d'arrestations arbitraires ou faisant circuler des tracts distribués via l'Université. La société civile n'était alors qu'à ses débuts. Ce n'est qu'après mon départ que le mono-partisme a volé en éclats et que les ONG des Droits de l'Homme ont pu s'organiser ouvertement.

Quant aux relations Noirs-Blancs, j'avais le privilège de vivre avec les jeunes générations qui n'avaient plus travaillé sous l'époque coloniale. Chez les adultes plus avancés en âge, je sentais leur attitude d'infériorité à mon égard, respectivement le "trône" sur lequel ils avaient tendance à m'élever.

"Un Blanc sait tout et il a tout les moyens" ou "un Blanc ne fait pas de travaux manuels" faisaient partie de leurs convictions tenaces.

Il me fallait des semaines de persuasion avant qu'une famille n'accepte que je les accompagne aux champs et que j'y

participe aux travaux. D'ailleurs, sous le soleil aride des tropiques, j'y ai découvert la soif et les conséquences d'avoir bu de l'eau non-bouillie!

Ce n'est finalement que lors de rares déplacements à l'intérieur du pays, que j'ai entendu le mot "mzungu", reflétant dédain, peur et distance face au Blanc.

Et aujourd'hui, 20 ans après, qu'est devenu ce pays, auquel je continue d'être liée par les Religieuses et par quelques familles-amies!

Le multipartisme, la conférence nationale, la rébellion qui a renversé le régime de Mobutu en 1997 qu'ont-ils apporté? Un nouveau despote, pire que le premier, assassiné par sa propre famille, une dégradation économique plus grave encore, une partition du pays où s'affrontent militaires rwandais, ougandais, angolais appuyant des factions rebelles diverses. Le franc belge, monnaie plus fiable que la monnaie locale, a été remplacé par le dollar américain. Les concessions de mines, elles aussi, sont passées aux mains des "Américains", dit-on! Et maintenant l'espoir est entre les mains d'un jeune homme de 31 ans, Kabila-fils, timide, militaire de carrière, faisant bonne impression lors de sa tournée récente en Europe et aux Etats-Unis, apprend-on par les médias.

Les nouvelles de Kisangani se font rares: sans téléphone, sans ordinateur et courrier électronique, coupé de la capitale, ils sont comme les oubliés du monde.

Ce n'est que l'assassinat récent de six employés de la Croix-Rouge et les difficultés des forces onusiennes dans la région qui les remettent à la une des médias, pour quelques instants!

Et les espoirs de développement, de justice et de solidarité de 1982, que sont-ils devenus? Ils sont devenus riches en expériences, en relations, en colère et tristesse aussi.

Que cette rétrospective sur le passé colonial du Luxembourg au Congo nous redynamise pour garder des liens avec ces personnes d'une terre lointaine, qui veulent depuis si longtemps déjà appartenir en tant que citoyens à part entière au village global de ce monde.

Agnès Rausch, 30 avril 2001

Pub: Naturata